

La langue façonne la pensée

Lera Boroditsky

Les langues que nous parlons modifient notre façon de percevoir le monde et nos capacités cognitives.

J'ai rencontré une petite fille âgée de cinq ans à Pormpuraaw, une petite communauté aborigène à l'Ouest de la péninsule du Cap York, au Nord de l'Australie. Quand je lui ai demandé de m'indiquer le Nord, elle a pointé le doigt vers le Nord, sans hésiter. Et elle ne s'était pas trompée. Plus tard, dans une salle de conférences de l'Université Stanford en Californie, j'ai réitéré ma demande auprès de chercheurs distingués, lauréats de médailles et de prix scientifiques. Je leur ai demandé de fermer les yeux (pour qu'ils ne puissent pas tricher) et de pointer le doigt vers le Nord. Beaucoup ont refusé, car ils ignoraient la réponse. Ceux qui ont accepté ont pris le temps de réfléchir et ont indiqué diverses directions... J'ai répété cette expérience à Harvard et à Princeton, ainsi qu'à Moscou, Londres et Pékin. J'ai obtenu les mêmes résultats.

Parle-t-on une même langue ?

Cette expérience met en évidence des différences cognitives quand il s'agit de se repérer dans l'espace. Comment une enfant aborigène de cinq ans peut-elle réussir, alors que d'éminents scientifiques d'autres cultures ont des difficultés ? La réponse est surprenante : la langue que parlent les différents protagonistes serait en cause.

Depuis plusieurs siècles, on soupçonne que des langues différentes peuvent transmettre des capacités cognitives distinctes. Dans les années 1930, les linguistes américains Edward Sapir et Benjamin

Lee Whorf ont étudié pour la première fois comment variaient les langues et ont émis l'hypothèse que des locuteurs de langues différentes pouvaient penser différemment. Leur idée a d'abord été accueillie avec enthousiasme, mais les linguistes n'avaient aucune preuve pour la confirmer. Dans les années 1970, la plupart des scientifiques ne soutenaient plus cette hypothèse, qui fut presque abandonnée au profit de nouvelles théories soutenant que la langue et la pensée sont universelles.

Il existe aujourd'hui plusieurs preuves expérimentales que les langues façonnent la pensée. Ces résultats renseignent sur la façon dont les connaissances et les capacités cognitives se mettent en place.

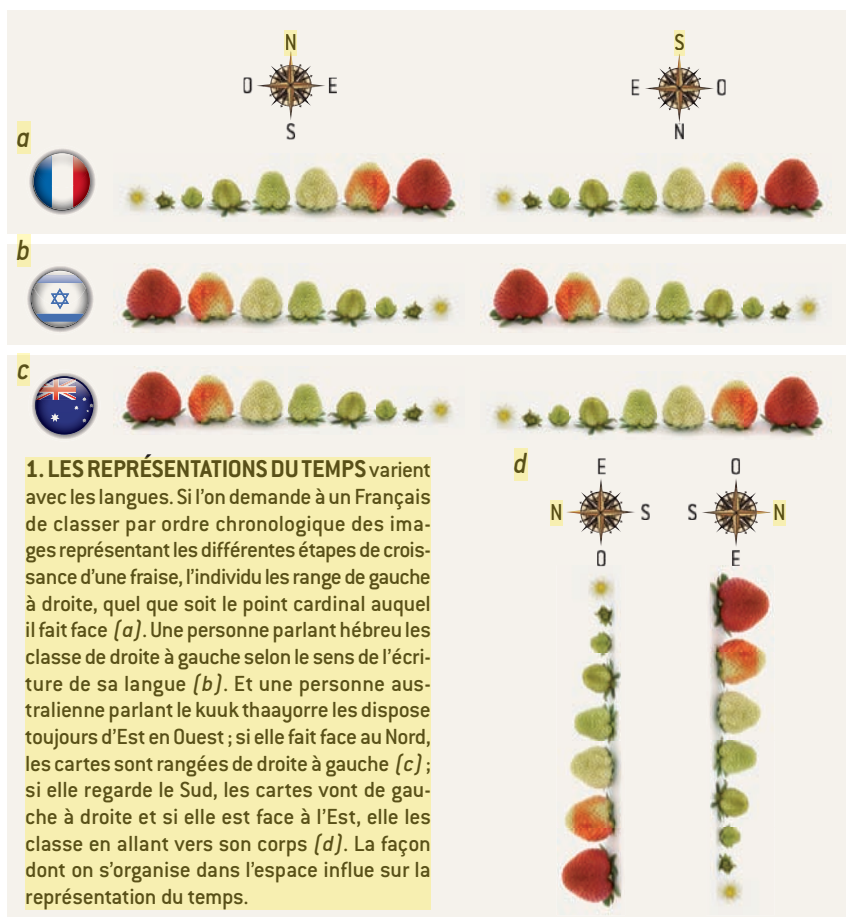
Dans le monde, les individus communiquent en utilisant environ 7 000 langues, et chaque langue requiert des caractéristiques différentes de ses locuteurs. Par exemple, supposons que je veuille dire : « J'ai vu *Oncle Vania* (la pièce de Tchekhov) dans la 42^e rue. » En mian, une langue parlée en Papouasie-Nouvelle-Guinée, le verbe employé indique si cet événement s'est produit aujourd'hui, hier ou dans un passé lointain, alors qu'en indonésien, le verbe ne précise même pas si l'événement a eu lieu ou s'il est à venir. En russe, le verbe révèle mon genre (masculin ou féminin). En mandarin (parlé par plus de 70 pour cent des Chinois), je dois préciser si l'oncle en question est paternel ou maternel et s'il est lié par le sang ou par alliance, car des mots différents existent pour tous ces types d'oncles (il s'avère que c'est un frère de la mère, comme la traduction chi-

noise l'établit). Et en pirahã, une langue parlée en Amazonie, je ne peux pas dire 42^e, car il n'existe pas de mots pour les nombres, mais seulement des mots pour exprimer des quantités (« un peu » et « beaucoup »).

Les langues diffèrent de multiples façons, mais le fait que les individus parlent différemment ne signifie pas forcément qu'ils pensent différemment. Des personnes parlant mian, russe, indonésien, mandarin ou pirahã prêtent-elles attention à des faits différents, se souviennent-elles d'événements distincts ou raisonnent-elles différemment selon la langue qu'elles parlent ? Comment le prouver ? Mon équipe ainsi que d'autres groupes de recherche ont montré que la langue façonne certaines caractéristiques fondamentales de l'expérience humaine : les nombres, l'espace, le temps, la mémoire et les relations avec autrui.

Se représenter l'espace et le temps

Retournons à Pormpuraaw. Contrairement au français et à l'anglais, la langue parlée à Pormpuraaw, le kuuk thaayorre, n'a pas de mots pour dire *gauche* ou *droite*. Les locuteurs en kuuk thaayorre parlent avec les directions cardinales (Nord, Sud, Est, Ouest, etc.). En français et en anglais, ces termes existent aussi, mais on les utilise seulement pour de grandes échelles spatiales. Par exemple, on ne dirait jamais : « Ils ont placé les couverts à poissons au Sud-Est des couverts à viande. » Mais dans la langue kuuk thaayorre, il n'y a que les



1. LES REPRÉSENTATIONS DU TEMPS varient avec les langues. Si l'on demande à un Français de classer par ordre chronologique des images représentant les différentes étapes de croissance d'une fraise, l'individu les range de gauche à droite, quel que soit le point cardinal auquel il fait face [a]. Une personne parlant hébreu les classe de droite à gauche selon le sens de l'écriture de sa langue [b]. Et une personne australienne parlant le kuuk thaayorre les dispose toujours d'Est en Ouest ; si elle fait face au Nord, les cartes sont rangées de droite à gauche [c] ; si elle regarde le Sud, les cartes vont de gauche à droite et si elle est face à l'Est, elle les classe en allant vers son corps [d]. La façon dont on s'organise dans l'espace influe sur la représentation du temps.

Dans le monde, différentes représentations du temps existent. Par exemple, les locuteurs anglais et français considèrent que le futur est devant et le passé derrière. En 2010, Lynden Miles, de l'Université d'Aberdeen en Écosse, et ses collègues ont découvert que les locuteurs anglophones déplacent inconsciemment leur corps vers l'avant lorsqu'ils pensent au futur et vers l'arrière lorsqu'ils pensent au passé. Mais en aymara, une langue parlée dans les Andes, on dit que le passé est devant et le futur derrière. Et le langage du corps des locuteurs aymara correspond à leur façon de parler : en 2006, Raphael Nunez, de l'Université de Californie à San Diego, et Eve Sweetser, de l'Université de Californie à Berkeley, ont montré que les locuteurs aymara font des gestes devant eux quand ils parlent du passé et derrière eux quand ils discutent du futur.

Qui a fait quoi ?

La description des événements, et donc la façon dont on s'en souvient, diffèrent aussi selon les langues. Chaque événement, même un accident qui se joue en un dixième de seconde, est complexe et exige que l'on interprète ce qui s'est passé. Prenons par exemple une affaire qui a été très médiatisée aux États-Unis : l'accident de chasse à la caille de l'ancien vice-président Dick Cheney, qui a blessé son ami Harry Whittington, un avocat texan. On pourrait dire : « Cheney a blessé Whittington » (Cheney est la cause) ou « Whittington a été blessé par Cheney » (on met une certaine distance entre Cheney et le résultat) ou encore « Whittington a été criblé de petits plombs » (ce qui place Cheney en dehors de l'événement).

Dick Cheney a dit : « Finalement, je suis celui qui a appuyé sur la détente qui a tiré la cartouche qui a touché Harry », interposant ainsi plusieurs événements entre lui et le résultat. La déclaration du président George W. Bush – « Il a entendu un envol d'oiseau, il s'est tourné, a appuyé sur la détente, et il a vu son ami blessé » – disculpait davantage Cheney, le faisant passer de cause de l'accident à simple témoin !

Ce type de pirouette linguistique impressionne peu le public américain, car les formes grammaticales indirectes sont évasives en anglais. Les anglophones s'expriment plutôt de façon directe, « quelqu'un a fait quelque chose », préfé-

directions cardinales quelle que soit l'échelle spatiale : « La tasse est au Sud-Est de l'assiette » ou « Le garçon qui se trouve au Sud de Marie est mon frère. » À Pormpuraaw, on reste toujours orienté, car c'est nécessaire pour parler correctement.

Depuis 20 ans, Stephen Levinson, de l'Institut Max Planck de psycholinguistique à Nijmegen aux Pays-Bas, et John Haviland, de l'Université de Californie à San Diego, ont montré que les individus parlant des langues qui reposent sur les directions cardinales savent bien où ils se trouvent, même dans un lieu ou un bâtiment inconnu. Et ils le font mieux que les personnes ne parlant pas ce type de langues. Les exigences de leur langue renforcent la capacité à s'orienter dans l'espace.

En outre, des individus pensant différemment dans l'espace ont des chances de penser différemment dans le temps. Alice Gaby, de l'Université de Californie à Berkeley, et moi-même avons présenté à des personnes parlant le kuuk thaayorre des photographies qui montraient des progressions temporelles – par exemple un homme vieillissant, un crocodile grandissant ou une banane en train

d'être mangée. Puis, après avoir mélangé les photographies, nous leur avons demandé de les ranger sur le sol par ordre chronologique croissant (voir la figure 1).

Nous avons testé chaque personne deux fois, quand elle faisait face à des points cardinaux différents. Des individus parlant anglais (ou français) arrangent les photos de sorte que le temps s'écoule de gauche à droite. Des personnes parlant hébreu disposent les cartes de droite à gauche. En effet, le sens de l'écriture dans une langue influe sur la façon dont on organise le temps. Cependant, les personnes parlant le kuuk thaayorre ne posent pas toujours les cartes de gauche à droite ou inversement. En fait, elles les placent systématiquement d'Est en Ouest. En d'autres termes, quand elles sont assises face au Sud, les cartes vont de gauche à droite ; quand elles font face au Nord, elles disposent les cartes de droite à gauche ; quand elles sont face à l'Est, les cartes vont vers leur corps, etc. Or nous n'avons jamais dit à quiconque face à quelle direction il faisait face : les locuteurs de kuuk thaayorre le savent et utilisent spontanément cette organisation spatiale pour se représenter dans le temps.